PRIX DE L'ABONNEMENT PARIS, SEINE & SEINE-ET DISE... Trais mois, 14 fr.; Six mois, 28 fr.; Un an, 56 fr. DEPARTURI ALSACE LORRAINE ... 17 fr.; - 34 fr.; - 68 fr. UNION POSTALE - 18 fr.; - 36 fr.; - 72 fr.

Directeur politique : Adrien Hébrard Soutes les lettres destinées à la Rédaction doivent être adressées au Directeur Le Journal ne répond pas des articles non insérés

Adresse telegraphique : TEMPS PARIS

AUTRES PAYS - 23 fr.; - 46 fr.; - 92 fr.

LES ABONNEMENTS DATENT DES 19 ET 16 DE CHAQUE MOIS

Un numéro (à Paris) 15 centimes



PRIX DE L'ABONNEMENT

PARIS, SEINE et SEINE-ET-OISE... Trois mois, 14 fr., Six mois, 28 fr., Un an, 56 fr. BEPARTS of ALSACE-LORRAINE... THOM POSTALE..... - 18fr.; - 36 fr.; - 72 fr. MTES PATS..... - 23 fr.; - 46 fr.; - 92 fr. LES ABONNEMENTS DATENT DES 1er ET 16 DE CHAQUE MOIS

Un numéro (départements) 20 centimes ANNONCES: MM. LAGRANGE, CERF ET C. 8, place de la Bourse Le Journal et la Régisseurs déclinent toute responsabilité quant à leur teneur

TÉLÉPHONE, 4 LIGNES: Nº 103.07 - 103.08 - 103.09 - 119.40

Nos acheteurs an numero, a Paris, sont pries de réclamer le PETIT TEMPS d'hier. Nos abonnés de province trouveront encartée la deuxième édition du PETIT TEMPS d'hier.

Paris, 25 février

Le Reichsrath autrichien s'est rassemblé plus iột que ne s'y attendait l'opinion, plus tôt surtout que ne l'eût demandé l'intérêt du gouverne-ment. En effet, le ministère de Kærber a pris our tâche de restaurer l'activité normale de l'organisme constitutionnel et spécialement du Parlement: mais il a compris que la condition préalable sine qua non de cette grande entreprise, c'était le réglement de la question des nalionalités, ou tout au moins de la question des

Tant qu'un accord formel ne sera pas intervenu entre les divers partis et les races qu'ils représentent au sujet de cette irritante querelle, l'obstruction sévira infailliblement : elle sera pratiquée tantôt par les Allemands, tantôt par les Tchèques; c'est là une donnée positivement invariable du problème qui se pose devant tout ministère cisleithan. M. de Kærber n'est pas assez aveugle pour ne pas s'en rendre compte.

Il l'a si bien senti que son premier soin, en prenant le pouvoir, fut de former et de convoquer la grande commission chargée de jeter les bases d'un projet de loi linguistique de nature à donner satisfaction tout à la fois aux légitimes aspirations des Tchèques et aux prétentions des Allemands, c'est proprement la recherche de la quadrature du cercle.

On ne sait combien de ministères nés sous les plus favorables auspices, investis tout ensemble de la pleine confiance du souverain et d'une réelle popularité, se sont brisés sur cet écueil. La bonne foi et la bonne volonté avec lesquelles M. de Kærber a repris cette tache redoutable font le plus grand-honneur à son Toyalisme dynastique, à son dévouement patriotique, à son optimisme imperturbable. Quelque formidables que soient les obstacles qui se dressent sur sa voie, tous ceux qui pensent que l'Autriche est un contrepoids nécessaire à l'équilibre de l'Europe en même lemps qu'un être historique respectable ne peuvent que faire des

vœux sincères pour leur aplanissement. All n'en est pas moins certain qu'au point de vue même du succès, c'est un très fâcheux contre-temps que la convocation prématurée du Reichsrath. Ce n'est pas de son plein gré ni d'un cœur léger que M. de Kærber a pris cette initiative. Elle lui était imposée — du moment qu'il se refuse en principe à faire usage de l'article 14 de la Constitution et à gouverner à coup d'ordonnances - par une étrange négligence, une distraction extraordinaire du ministère

Ce cabinet bouche-trou, dont l'existence a duré trois semaines, avait pour mission spéciale de liquider la situation et de faire place nette pour le cabinet Kærber en réglant, par voie d'ordonnance et en vertu de l'article 14, toutes les guestions urgentes dont la solution était essentielle à la marche du gouvernement et à la vie de l'Etat. Or, parmi toutes les mesures budgetaires, politiques et autres — qu'il a, conformement à ce programme, prises sous forme de décrets, le ministère Wittek, par une malchance incroyable, a publié la fixation du con-Angent annuel des recrues. L'armée autrichienne ne peut se passer de cet afflux. Le mi-

mistère Kærber ne veut pas violer son principe. Condamental en recourant à l'article 14. Force a donc été de convoquer le Reichsrath. Il est permis de se demander si c'est la satalité seule qui a, par ce petit accident, déjoué les ns si ingénieusement arrêtés de M. de Kærper et l'à contraint à faire prématurément appel à ce pouvoir législatif qu'il ne voulait remettre en branlé qu'après avoir fait disparaître les cau-

ses de dislocation et de paralysie.

Encore que le grain de sable avec lequel la Providence change le cours des destins soit proverbial, il est impossible de ne pas être tenté, d'attribuer à la malice ce contretemps, et cela A'autant plus que ce n'est pas la première fois qu'un ministère chargé de prendre à son compte tout l'odieux de la prérogative dictatoriale et de léguer à ses successeurs une situation nette, leur joue le tour de laisser de côté une toute petite mesure et de les mettre dans l'obligation d'assumer, eux aussi, la responsabilité des ordonnances, ou de recourir au Parlément, ou de négliger une des nécessités de

C'est ainsi que le cabinet Thun-Kaizl oublia — la politique a de ces absences d'esprit — de régler par décret la question des impôts, et ce fut précisément cette omission qui coûta la vie au ministère Clary. Aujourd'hui, le cabinet Kærber doit à la distraction du cabinet Wittek une rencontre inopportune avec le Reichsrath. Cette assemblée, en effet, ne reprend pas ses

séances sous de bien favorables auspices. Les Jeunes-Tchèques, malgré l'opposition de leur chef, M. Engel, et le refus de leurs alliés polonais et cléricaux allemands de s'associer à eux, ont résolu de pratiquer l'obstruction. Ils invoquent pour motif à cette attitude le vote par lequel le parti allemand, dans la conférence de conciliation, a repoussé l'emploi de la langue tehèque dans le service intérieur des administrations en Bohème et Moravie et la décision du gouvernement de ne pas leur accorder cette.

Transforme en piutoresque vestiaire. Ce fut pendant propriée à la nouvelle de Bruxelles annoncant que que préside proprés de la nouvelle de Bruxelles annoncant que de ses accessoires passa dens sanctoge est état officiellement fixé pour une heure et on voulait être prêt.

Pendant ce temps, les chars de l'alimentation et du bœuf gras se rangeaient dans la cour du marché et on achevait en hâte de les orner de fleurs et de feuillage. Sur le dernier on hisse, non sans peine, un bœuf magnifique, un porc énorme, des moutons du gouvernement de ne pas leur accorder cette

En réalité, ils ont conscience de perdre du terrain chez eux et de n'avoir plus une faute à errain chez eux et de n'avoir plus une faute à ils doivent partir.
commettre — c'est-à-dire une concession à faire M. Maillard, l'organisateur de la fête, a donne son pour se voir traiter par leurs électeurs comme dernier coup d'œil. Une sonnerie de clairon se fait commettre — c'est-à-dire une concession à faire e furent les Vieux-Tchèques. L'élection municipale de Prague les a inquiétés. Dans le cercle de Rakowitz-Kladno, leur candidat pour le Reichsrath n'a obtenu que 1,000 voix contre 1.500 aux deux candidats radicaux. C'est qu'en effet, depuis quelque temps, les deux tendances nouvelles des radicaux nationaux et des radicaux socialistes font de grands progrès et menacent l'état de possession des Jeunes-Tchèques. Beaucoup voient dans les chefs de ces nouveaux groupes, MM. Rachin, Sokol, Baxa et Hain; les plus dangereux rivaux, sinon les héritiers désignés des Engel, des Herold, des Greger, des Paçak et des Stransky, comme ceux-ci

le furent des Rieger et des Palecky. Cette situation n'est pas faite pour faciliter au ministère sa tâche au Parlement. M., de Kærber a fait une déclaration beaucoup moins politique qu'économique où il a brièvement affirmé son indépendance des partis et son dessein de résoudre à l'amiable la question des langues. Il a exposé de grands projets de travaux publics, surtout de chemins de fer et annoncé — avec une hardiesse intelligente où l'on retrouve l'influence de M. de Bælim-Baweck, son intention d'aborder la guestion des mines et de la limitation légale de la journée de travail...

DEPECHES TELEGRAPHIQUES DES CORRESPONDANTS PARTICULIERS DU Temps

Vienne, 25 février, 8 heures. On assure que le cabinet Kœrber s'efforce de dé-

cider les Allemands à accorder aux Tchèques leur langue comme langue administrative intérieure en Boheme, dans la crainte que l'obstruction des Tchèques ne l'oblige à la dissolution de la Chambre et à l'application du paragraphe 14 de la Constitution. La Diète de la Basse-Autriche a dû voter hier dans la soirée un nouveau statut et une nouvelle loi électorale pour le conseil municipal de Vienne, qui assurent, pour de nombreuses années, la suprématie du docteur Lueger et des antisémites cléricaux sur les progressistes soi-disant libéraux et amis des

Les bruits de fiançailles du prince Max de Bade et de la princesse Marie-Louise de Cumberland se maintiennent avec persistance. On prétend que l'ambassadeur d'Allemagne à Vienne, le prince Eulenburg, a rendu plusieurs fois visite, pendant ces derniers jours, au duc et à la duchesse de Cumberland, en leur château de Penzing, près de Vienne.

Madrid, 25 fevrier, 9 h. 50. Les Cortès ont suspendu leurs séances pour les letes du Carnaval jusqu'à jeudi. La Chambre continuera à ce moment la discussion des projets sur le monopole des tabacs, l'impôt sur les alcools et le reste du budget des recettes. Le Sénat, qui est encore moins avancé, procédera à l'examen du programme financier du cabinet, dont l'approbation n'est guère probable avant la seconde quinzaine de

Le duc de Veragua, ancien ministre libéral, part aujourd'hui pour Berlin; porteur de lettres: autographes de la régente pour l'empereur d'Allemagne et des insignes de la Toison d'Or pour le prince impérial. Le général Espinosa et six autres membres de la mission ont déjà précédé le duc de Veragua.

Blaye, 25 février. M. Jean Dupuy, ministre de l'agriculture, a préside aujourd'hui la distribution des récompenses du Il a prononcé, à cette occasion, un discours entièrement consacré à l'étude de la viticulture giron-

Saint-Etienne, 25 février. Les tisseurs ont tenu ce matin, à onze heures, une réunion au Prado. Après plusieurs discours, la réunion a voté un ordre du jour blâmant énergiquement l'obstination des fabricants non signataires de l'engagement et remerciant les fabricants signataires qui ont bien mérité de la cause des travailleurs.

DERNIERE HEURE

La fête du bœuf gras

Un temps superbe a favorisé la promenade du bœuf gras réduit cette année, comme nous l'avons dit, aux seuls quartiers de la Villette et de Belleville. Le cortège, pour être moins nombreux qu'en d'autres occasions, n'en a pas été moins brillant, et il a obtenu dans la foule amassée sur son passage le Dès onze heures, ce matin, les nombreux figurants qui devaient y prendre place se reunissaient

feuillage. Sur le dernier on hisse, non sans peine, un bœuf magnifique, un porc énorme, des moutons bouffis de graisse... A une heure, tout est termine. Les figurants se sont formes en groupe, suivant l'ordre dans lequel

entendre. Les grandes portes du marché s'ouvren et le cortège se met en marche, descendant la rue Il est précède, comme d'ordinaire, par un escadron de gardes républicains et une double rangée de

gardiens de la paix. Derrière vient, a cheval, un héraut gigantesque, costumé en cuisinier et portant l'étendard blanc de l'alimentation. Des trompettes le suivent, puis un quadrille de moissonneurs et des moissonneuses, joliment cos-tumés, agitant des gerbes de blé et de coquelicots. C'est le groupe de l'alimentation, dont le char,

conduit par Cérès, vient aussitôt après. La Vigne et

la Biere accompagnent la deesse. Au sommet du char trone Bacchus, assis sur un tonneau, encadre de deux immenses Renommées en carton pâte. Derrière le char, des cuisiniers et des marmitons escortant le chef-d'œuvre des patissiers : une brioche de fortes dimensions, et celui des rôtisseurs: d'appétissantes volailles truffées. Puis, le roi de la peche conduisant quelques types amusants de pecheurs à la ligne et de jolies pecheuses de crevettes. Voici maintenant la partie amusante du cortège : un tambour-major en bouvier, menant une compagnie de chiquards, des clowns, des polichinelles, des

un rire ininterrompu. Arrive le bœuf gras, précéde et suivi de sacrificateurs. Le Temps conduit son char; il a, à sa droite, Venus, à sa gauche l'Amour Près du bœuf. un bou-cher, dont la taille colossale excite l'admiration des curieux. Tout autour, des Gaulois, des druides, des garçons bouchers assommeurs, etc.

gardes nationaux, qui, sur leur passage, soulèvent

Puis, pour finir le cortège, un groupe intéressant, qui devait être le « clou » et qu'on a; en effet, beaucoup applaudi : celui du « Retour de chasse ». Il se compose d'un chef piqueur, en costume Louis XV, précédant une meute veritable, prétée par Mme la duchesse d'Uzes, et que tiennent en main deux valets de chiens de son équipage.

Suit un groupe de quatre paysans portant sur un brancard un cerf, tue hier soir, à quatre heures, et dont la curée a été faite par les chiens figurant dans le cortège. Enfin, des sonneurs de trompe et un groupe de chasseurs et de chasseresses, également en costume Louis XV. Le succès a été, nous l'avons dit, très vif sur tout le parcours. Dans la rue d'Allemagne, tout enguirlandée et pavoisée de drapeaux, la foule se pressait, riant aux saillies des clowns, applaudissant à la richesse véritable de la figuration. Par le rond-point de la Villette, le cortège gagne,

le boulevard de la Villette et la rue de Flandre où il est arrivé à trois heures. De là il gagnera la rue de Crimée, la rue Meynadier et l'avenue Laumière pour revenir ensuite au marché aux bestiaux par la rue d'Allemagne. Deux incidents à signaler : Au rond-point de la Villette, le Bacchus et une des

Renommées du char de l'Alimentation se sont détachés et ont roulé sur la chaussée. En quelques minutes et à l'aide de quelques clous on les a remis en place et le cortège à repris sa marche. Au même endroit, un des chevaux des chasseurs s'est cabré et, malgré les efforts de son cavalier, est entre dans la foule qui se pressait sur le trottoir. Une petite bousculade s'en est suivie, mais heureu-

sement personne n'a été blessé. Incendie à Saint-Ouen

Un incendie formidable s'est déclaré ce matin dans les entrepôts de la maison Dépinay et Co, à Saint-Ouen-... les-Docks, en bordure du chemin de fer. Cet entrepôt contenait une quantité considérable d'huiles et d'alcools. L'incendie a commencé par l'explosion d'une bonbonne d'alcool. Quelques minutes après tout l'établissement était Les flammes montaient jusqu'à plus de cinquante

M. Lépine, préfet de police, accompagné de M. Laurent, secrétaire général, s'est rendu sur les lieux. Les pompiers de Saint-Ouen, de la rue de Rome, de la rue du Château-Landon et des localités voisines ont tenté de combattre le feu. Les flammes, qui léchaient les murs des maisons

voisines, ont obligé les locataires à déménager en hâte. Le conseil municipal de Saint-Ouen vient de se réunir pour examiner les mesures qu'il pourrait être nécessaire de prendre en faveur des ouvriers, au nombre d'environ 200, que l'incendie va priver de leur travail. A trois heures de l'après-midi, le feu continue avec De temps en temps, on entend l'explosion d'une bon-La circulation des trains-tramways de Saint-Ouen a

LA GUERRE DU TRANSVAAL

été brûlés plus ou moins griévement.

Un certain nombre de pompiers et de sauveteurs ont

(Service spécial du Temps)

Londres, 25 février, midi. Aucune nouvelle, au War Office, de la situation à Paardeberg, ni ailleurs. Le Sunday Times conclut de ce mutisme, qui a duré maintenant six jours pleins, que le général dans un des pavillons du marche aux bestiaux | Cronje tient toujours bon.

quatre batteries d'artillerie de forteresse.

(Service Havas)

Paardeberg, 23 février. La position du général Cronjé est plus desespérée Les canons anglais dominent de tous côtés les pentes Mardi dernier, un régiment anglais a, par un vigou-

reux mouvement en avant, enlevé deux cents yards de Les déserteurs boers déclarent que le feu de l'artille rie anglaise a été très meurtrier. Ils affirment que le général Cronje lui-même est désireux de se rendre, mais qu'il en est empêché par les jeunes Boers du

Les Boers ont avec eux des femmes et des enfants Lord Roberts leur a proposé de les laisser sortir du laager. Mais le général Cronjé a refusé cette offre, ainsi que celle de l'assistance médicale et de médicaments Le kopje capturé le 21 par les Anglais et où se trou vaient cinquante Boers, qui ont été faits prisonniers constitue une position stratégique d'une importance considerable, et sa posession doit permettre aux troupes anglaises de repousser les renforts boers venant de

A PROPOS DE DIEGO-SUAREZ

Un incident que les météorologues parlemen taires considéraient comme de nature à engendrer un orage, s'est, en somme, réduit hier à de

rès minces proportions. On se souvient qu'en examinant le budget du ministère des colonies la Chambre en avait distrait les chapitres concernant les dépenses militaires et qu'elle en avait ajourné la discussion jusqu'à ce que le gouvernement eût déposé un projet de défense complet de notre empire colomal. On sait quelle émotion s'était alors emparée des esprits. Depuis trente ans nous vivions dans la conviction que nous n'avions à craindre qu'une guerre continentale. Et subitement on venait de découvrir que, sans la provoquer en aucune façon, nous pourrions être exposés à une guerre maritime. Diverses circonstances nous avaient avertis en effet que nos colonies sont assez belles pour faire envie. Or dans une guerre continentale, le sort de nos possessions d'outremer se jouerait sur les mêmes champs de bataille que celui de la métropole, l'ennemi n'aurait aucune raison de se donner la peine de les attaquer directement, et il n'y aurait par conséquent pas lieu de se préoccuper de les défendre d'une façon spéciale. Mais dans une guerre maritime ce serait le contraire : la métropole n'aurait pas grand'chose à craindre pour elle-même et c'est aux colonies que les hostilités seraient probablement transportées. Dans ce cas, il de-

état de résister personnellement à un assail-Le vote de la Chambre était une sorte de déclaration que les colonies laissées jusque-là à peu près sans défense contre un ennemi extérieur étaient en danger et une injonction à agir vite comme il convient en cas de salut public. Le gouvernement en avait jugé ainsi : il avait aussitôt, pour répondre à cette inquiétude, pris deux sortes de mesures. Il avait renforcé les garnisons des points stratégiques qui seraient les points de la défense coloniale : c'était le plus urgent. Et il avait élaboré les plans que lui demandait la Chambre et qu'il a déposés sur son bureau il y a trois semaines. Il avait notamment décidé l'envoi de 4,100 hommes à Diego-Suarez, ce vaste port de Madagascar à qui dans les guerres maritimes futures écherra le rôle de lieu de refuge et de ravitaillement, de base d'opération et de préparation pour les attaques que l'île Maurice a joué dans les mers des Indes pendant nos grandes guerres du dix-huitième

vient donc de toute nécessité de les mettre en

Ces 4,100 hommes ont-ils été choisis conformément à la loi de 1893 qui ne permet d'envoyer aux colonies que des engagés volontaires? Telle est la question que M. Le Hérissé a portée à la tribune, et ce n'est point de sa faute si on ne l'a pas prise au tragique. Il a évoqué avec insistance le souvenir des six mille cadavres dont l'expédition de 1895 a semé les routes de Madagascar, et il a accusé le ministre des colonies d'être en train de recommencer. La garnison de Diego-Suarez aurait été composée avec des hommes trop jeunes et, par conséquent, offrant trop de prise au climat tropical. Vous envoyez nos petits soldats à la mort, a répété à plusieurs re-

prises M. Le Hérissé. M. Etienne et M. Decrais ont précisé le point sur lequel le débat pouvait légitimement porter et, cela fait, les sunèbres présages de M. Le Hérissé n'ont plus paru s'appliquer à rien. Comment a agi le gouvernement? Il a commencé par consulter le général Galliéni, dont il ne vien-

tence soit pour ce qui est de la connaissance des | route, de l'autre côte de la porte de France... Mieuz troupes qui conviennent aux pays chauds, soit pour la connaissance des besoins spéciaux de la ménagère alsacienne cuit dans son four.

Madagascar Le général Gallieni a demandé la ménagère alsacienne cuit dans son four.

Madagascar Le général Gallieni a demandé la ménagère alsacienne cuit dans son four.

Il faut ajouter que les circonstances ou les de mon age ont lu les romans étaient bien faites pour leur donner sur nos imaginations une prise pour leur donner sur nos imaginations une prise pour leur donner sur nos imaginations une prise très forte. C'était au lendemain de la guerre. Ces histoires de batailles, de sièges, de souffrances sous la neige et le froid n'étaient pas des histoires comme les condanges on l'étaient lous au sources. Elles vaceveient de la réalité ambiente deux bataillons de la légion étrangère; on les lui a fournis. Cinq compagnies d'infanterie de marine destinées à former, avec sept compagnies déjà rendues à Diego-Suarez, un régiment complet; on les a expédiées. Un bataillon de tirailleurs soudanais; on l'a aussitôt levé au Sénégal. Toutes ces troupes sont par excellence des troupes coloniales et elles forment 4,000 hommes sur les 4,100 constituant le renfort. Il reste donc exactement 100 hommes à propos de l'origine desquels il était possible de chicaner. Le général Galliéni avait encore demandé deux batteries

Galliéni avait encore demandé deux batteries de 80, l'artillerie de marine n'en avait point de disponible pour l'instant; on était pressé; on les a prises dans l'artillerie de terre. Et voilà exactement sur quoi reposait l'interpellation. L'issue en était aisée à prévoir ; le cabinet a obtenu soixante voix de majorité.

Il y a pourtant dans ce débat, comme l'a dit le ministre des colonies, une indication à retenir : c'est que, une fois de plus, on a vu que l'organisation actuelle des troupes coloniales est insuffisante. Si l'armée coloniale existait, on n'aurait pas eu besoin de recourir à l'artillerie de terre. Qu'on mette donc aussitôt que possible en discussion la loi qui la constituera.

Il y a une autre leçon encore à tirer de la séance et que nous soumettons humblement à la Chambre. C'est qu'il conviendrait peut-être de parler de nos colonies autrement que comme d'un cimetière. Nous les avons conquises, mais la conquête n'en servira à rien si des colons ne vont pas les exploiter. Or, croit-on qu'il soit fort engageant pour ceux qui seraient tentés d'aller y chercher fortune de se voir toujours remettre sous les yeux les six mille cadavres de l'expédition de 1895 et d'entendre constamment répéter. que les soldats qui vont y tenir garnison sont envoyés à la mort. Il serait vraiment temps de mettre de côté toute cette mauvaise déclamation. Certes, ce serait tromper nos compatriotes que de leur représenter le climat des tropiques comme semblable à celui de la France. Mais l'erreur qui consisterait à croire qu'on n'y peut pas vivre serait bien plus grande encore. La quantité des morts de 1895 tient bien moins du climat qu'à la criminelle absurdité qui a fait imposer à nos soldats des travaux manuels meurtriers. Il y a dès maintenant, à Diego-Suarez même, une colonie de 1,200 à 1,500 blancs et créoles français qui n'y restent que parce qu'ils le veulent bien. Ils y vivent sans se croire pour cela des héros et on les étonnerait si on les regardait comme des condamnés à mort.

MENUS PROPOS

J'en demande bien pardon aux amis du romancier Erckmann: il n'y a pas d'autre mot pour désigner l'acte qu'ils vont commettre. Ils veulent élever un monument à cet écrivain et n'y placer qu'un nom, le sien. Mais ils n'ont pas réfléchi que le passant se demandera, étonné: Qui ça, Erckmann? Connais pas!... Et ils n'ont pas réfléchi non plus que l'œuvre, si originale d'Erckmann-Chatrian appartient aux deux collaborateurs; que jamais collaboration n'évoqua davantage l'idée d'une fraternité vraie et que glorifier l'un de ces deux siamois sans l'autre, c'est pratiquer une opération aussi redoutable à la mémoire de celui qui serait censé en bénéficier, qu'injuste au fond.

doivent s'être raccommodés maintenant. Et, en tout cas, leurs lecteurs, qui n'ont pas eu à prendre parti dans cette querelle, les réconcilient d'autorité. Quand nous nous remémorons les bonnes heures d'enfance et de jeunesse passées à lire les romans | taires d'aller à la nage chercher un bac, afin de poud'Erckmann-Chatrian, il nous paraît impossible que l'on songe à scinder ce nom. Peu importe les griefs | qui ont pu s'élever naguère entre eux. Le public n'en a cure. Erckmann et Chatrian, l'un, brave bourgeois de Phalsbourg, l'autre, brave bourgeois de Lunéville, ont pu se méconnaître à la fin pour des questions d'intérêt ou de sentiment, ou simplement parce que leurs humeurs étaient devenues incompatibles. Ils n'en sont pas moins et n'en resteront pasmoins sur la couverture de leurs livres, sur les catalogues des libraires et dans notre pensée à tous un seul et même talent.

Sans doute, il y a l'objection de leur brouille. Les

deux amis avaient rompu avant de mourir. Mais ils

Oh! pas d'une qualité supérieure ni d'une essence très subtile! Mais un talent populaire et vivant! Il y a telles pages de Madame Thérèse, de l'Invasion, du Conscrit de 1813 qui se dressent devant mes yeux avec une précision singulière, bien qu'il se soit écoulé vingt-cinq ans depuis que je les ai lues. Et je n'ose les rouvrir, n'étant pas assuré que la même impression s'en dégagerait encore. Il y a ainsi, en littérature comme dans la vie, des souvenirs qu'il ne faut pas chercher à rafraîchir. Probablement, la faiblesse du style, le convenu de la manière, certains tics et certains trucs me choqueraient aujourd'hui. Je me garderai d'y aller voir! Mieux vaut conserver dans les oreilles le roulement sourd des files de cavaliers

vaut humer, à distance, le parfum des gateaux que les autres. Elles recevaient de la réalité ambiante une coloration et un relief imprévus. Le décor alsacien, mœurs locales, costumes, langage nous causaient un attendrissement dont nous ne cherchions pas à nous défendre.

A-t-il secoué au même degré les petits Gascons ou les petits Normands? Je n'en sais rien: mais je puis certifier que sur nous autres, enfants de Lorraine pour qui les noms, les silhouettes des personnages, les paysages décrits n'étaient pas de simples flatus vocis, l'effet fut grand. Nous ne nous lassions pas de lire la série des romans nationaux. Cette lecture nous associait aussi étroitement que le comportais notre age aux épreuves de la patrie. Nous avions, en tournant les pages, le vague sentiment de faire, dans la mesure de nos forces, œuvre de petits citoyens et de petits soldats. Non, je sens que jamais je ne m'exposerai au risque de dépoétiser ces livres en les rouvrant.

Mais c'est au nom de ce passé très cher que noue sommes quelques-uns à conjurer le comité de revenir sur sa décision. Pour bien faire, il faudrait deux monuments, l'un à Phalsbourg, l'autre à Lunéville, portant tous deux les deux noms, ou plutôt le nom unique et composé. Mais si ce n'est pas possible, si les amis d'Erckmann, plus nombreux, tiennent à ce que le monument décore une place de Lunéville, va pour cette solution! Seulement, qu'ils écoutent et accueillent notre requête. Elle procède d'un sentiment dont le leur propre n'a ni à se défier, ni à s'af-

LETTRE DE DURBAN

(De notre correspondant particulier).

Durban, 3 fevrier. Depuis ma lettre du 27 janvier, le grand événe ment de la semaine est la retraite des troupes anglaises en arrière de la Tugela, c'est-à-dire de là où elles étaient parties le 10 janvier.

Comme toujours, on donne pour excuses des raisons strategiques; mais il est aujourd'hui certain que cette retraite a été forcée après la bataille de Spion kopje, que les Anglais ont réussi à escalader, et d'où les Boers les ont chasses avec des pertes sérieuses que l'on estime à 3,000 hommes dont 2,000 pendant l'attaque et 1,000 pendant la retraite, sans compter 180 hommes faits prisonniers par les Boers, ce que l'on se garde bien d'ébruiter; sur ce point, il n'y a pas de doute, des télégrammes par héliographe de Ladysmith avouent avoir vu passer plus de 100 soldats anglais escortés par des Boers en route

pour le chemin de fer de Pretoria. Après la retraite, le général Buller a fait un discours à ses hommes, les remerciant de la bravoure qu'ils avaient déployée pendant une semaine de bataille, les assurant qu'il tenait la clef de la position sur la route de Ladysmith, où il espérait « être dans

une semaine ». Parti de Spearman's camp le 10 janvier, lord Dundonald, à la tête d'un corps considérable de réguliers, plus un corps d'infanterie à cheval de volontaires, avait l'intention d'occuper le village de Springfield, au sud-ouest de Ladysmith, où se trouvaient les Boers le matin. Pour cette raison, la colonne s'avançant avec une certaine hesitation vers la Tugela, s'arrêta à la tombée de la nuit sur la crète du mont Alice, qui domine le gué de Potgieter, d'où la vue s'étend, sans interruption, jusqu'à Ladysmith, qui put se mettre en communication directe par le héliographe avec la colonne avançant. L'ennemi, se tenant bien tranquille, dans un but que la suite nous apprendra, permit à quelques volonvoir, au moment voulu, s'en servir pour traverser la Tugela. Profitant du silence de l'ennemi, le corps du génie mit les pontons, qui devaient servir à traverser la rivière, en place avec une telle célérité, que ceux-ci ont dû en être bien étonnés. Tout de même ce silence a produit un effet sinistre. C'est alors que le général Buller a donné ordre à ses hommes de ne pas se laisser prendre par le drapeau blanc trompeur des Boers, ajoutant : « Nous allons secourir nos camarades assiégés de Ladysmith, cette fois-ci il « n'y aura pas de reculade », leur donnant les conditions dans lesquelles ils de-

vraient accepter la capitulation des Boers. Cinq jours de bataille sans interruption, après avoir réussi à repousser les Boers de montagne en montagne, où ils ne faisaient que peu de résistance, nous amènent au 24 janvier au bas de la montagne Spion, qui dominait, d'après les éclaireurs anglais, les positions des Boers; mais il y avait derrière cette élévation deux autres hauteurs, situées en amphitheatre fortement retranchées, qui pouvaient empecher l'assaillant de maintenir sa position. Le géneral Warren, qui commandait, assiste par le colonel Lyttleton, fit l'attaque des positions boers à la pointe du jour, le mercredi 24 janvier. Sous une pluie d'obus, de balles et de projectiles de tout drait à personne l'idée de discuter la compé- | et de fantassins qui s'allongent là-bas, sur la grand'- | genre, l'infanterie reussit à gagner le sommet de

REVILLETON DU CINUS DU 26 FEVRIER 1900

CHRONIQUE THEATRALE

A la Comedie-Française : reprise de Diane de Lys, drame en cing actes d'Alexandre Dumas fils. - Au théatre des Bouffes-Parisiens la Belle au bois dormant. opera-comique en trois actes, de MM. Albert Vanloo et Georges Duval, musique de M. Charles Lecocq. -Au Théâtre de l'Ambigu-Comique : Moineau franc, pièce nouvelle en cinq actes et huit tableaux de MM. E. Gugenheim et G. Le Faure. — A la Bodinière : Il S'agit de s'entendre! fantaisie-revue en un acte de MM. Dominique Bonnaud et Numa Bles

Je n'étais pas sans inquiétude sur la reprise de Diane de Lys à la Comédie-Française. On s pouvait y voir tout autant un indice du manque de pièces nouvelles que le désir d'enrichir le répertoire par une œuvre de valeur. L'auteur lui-même ne semblait pas attacher

grande importance à cet essai de jeunesse. Dans ses commentaires sur son théâtre, il ne dit ou ne laisse entendre nulle part qu'il ait mis là quelque chose d'essentiel sur sa conception de Part ou de la vie. Il le présente simplément comme le résultat d'une aventure personnelle, lactes. arrangée et dramatisée pour son intérêt propre, zans cette préoccupation de thèse ou de leçon | commencer par son amant, Paul Aubry, qui ui fait la valeur morale de son théâtre. Les deux reprises qui en avaient été faites, en 1869 Armand Duval, mais un homme d'une profeset 1884, depuis la création, en 1853, avaient eu sion particulière, un artiste, profondément peu de successet avaient laissé la critique du pénétré par l'influence de cette profession, fatemps sur une impression peu décisive.

Le resultat a complètement démenti mes craintes. Diane de Lys a excité le plus vif intéret, non seulement grace à une interprétation Aussi, bien que la peinture de la passion soit excellente, mais aussi par sa valeur intrinsèque. le but principal de Diane de Lys comme de la Bi Dumas n'a guère disserté sur elle, c'est qu'il Dane aux camelias, en se complète par une revenait sur ses pièces plutôt pour défendre les doctrines dont elles étaient l'exposition théâtrale que pour démontrer leur mêrité propre moins en dramaturge égoiste qu'en moraliste désintéresse. Si elle a trouvé lors de ses téapparitions peu de faveur dévant le public et la critique, peus de la pauvire amoureuse. Il l'immanqualt encore le recul du temps qui change en drame sa passionnette aristo-pour d'archaisme l'emprente d'une mode.

vieillie et fait ressortir d'autant la vérité durable

Ce drame offre un intérêt non pas égal à celui de la Dame aux camélias, mais du même genre. Il en est même le pendant. Dans sa première pièce. Dumas a peint l'amour chez la courtisane et, dans la seconde, l'amour chez la grande dame. Dans toutes deux, l'amour est à luimême son propre but; l'auteur ne vise qu'à le peindre dans sa vérité et sa force, tandis qu'à partir de la pièce suivante, le Demi-Monde, il ne lui sera qu'un élément, et non le plus considérable, entre plusieurs autres, un moyen pour encadrer une étude de mœurs ou plutôt une Des deux aventures de jeunesse que Dumas

portaitainsi à la scène, la première est celle où ayait mis le plus de son cœur. Il ayait aimé tout autrement Marguerite Gautier, à qui la mort donnait bientôt une auréole de martyre, que l'oublieuse grande dame, dont il n'avail plus de nouvelles un an après leur promenade sentimentale, un jour d'hiver dans le parc de Saint-Cloud, Cet amour de Marguerite avait été assez sincère et assez puissant pour lui inspirer une de ces œuvres spontanées et ingénues, où « la passion parle toute pure », une œuvre à laquelle il n'y a de comparable dans la littérature française que Manon Lescaut.

Diane de Lys est plus complexe. Tandis que l'on a complètément défini Marguerité en disant que c'est une courtisane qui aime sincèrement et qui va mourir de son amour, c'est-à-dire une femme de tous les temps et de tous les pays, Diane appartient à un moment et à une classe déterminés de la société française; elle en porté l la marque dans ses sentiments et dans ses

Non seulement Diane, mais son entourage, a n'est pas simplement l'amant en soi, comme conné par la tournure particulière qu'elle donnait alors aux idées, aux sentiments et à leur expression.

reusement elle n'avait pas eu dans la réalité. Au total, la Dame aux camélias reste très supérieure, mais Diane de Lys n'en est pas moins d'un grand intérêt. La Comédie-Française lui donne une place méritée dans son musée de chefs-d'œuvre ou d'œuvres typiques. En attendant que les Olivier de Jalin et les

Ryons, c'est-à-dire les hommes, s'installent au premier plan du théâtre de Dumas, c'est encore une femme qui nous demande ici la plus grande part de notre intérêt. Cette femme est un caractère original, profondément observé et peint avec un grand souci de vérité. Certes, il est compliqué, comme tout ce qui sort de l'ordinaire, mais, en somme, il est aussi logique et aussi clair que peut l'être une nature féminine. Diane est sincère et passionnée, droite et courageuse, d'autant plus impatiente de contrainte et dédaigneuse des conventions sociales, que

les sophismes dont elle peut avoir besoin. parce qu'ils sont d'une banalité toute mondaine. Lorsque le hasard la met en présence d'un être fide, de Maximilien, le joyeux étourdi, si fat et non-seulement original, mais d'exception, Paul si maladroit. Aubry, elle l'aime et elle se livre à son amour

tres, l'intellectuel et le sensitif. La littérature le nège. définit et l'analyse assez depuis cent ans pour | Si la pièce est d'une vérité foncière et duraque nous le reconnaissions tout de suite et qu'il soit inutile de l'expliquer une fois de plus. L'aventure de Diane et de Paul serait ordinaire sans le personnage du mari. Il est, ce mari, au moins aussi original et aussi vrai que sa femme. Surtout, au moment où la pièce parut, il tranchait vigoureusement sur la convention courante, d'après laquelle, entre la femme raient semblé faux deviennent des traits de vétet l'amant, le mari ne pouvait et ne dévait être rité. Comme les hommes, les pièces de théâtre que ridicule ou odieux. Le comte de Lys a la plus fière attitude; non seulement il impose le gnent juste autant que ce qu'ils perdent à faire respect, mais il inspire la terreur. On devine, à les vieux beaux. Nous avons eu grand plaisir à et si froid est homme, un homme de chair et de les hommes plus Louis-Philippe, les femmes sang, tout brûlant de passion intérieure, qui plus second Empire. Vraiment les modes de ce veut reprendre sa femme, parce que, en la temps là étaient plus étoffées et moins étriquées,

Imaginer le dénouement tragique que fort heu- l'est à lui que parce qu'il l'aime! Ceci encore est | pertoire et le spectacle était charmant. Une | sion est le premier besoin. De la féerie il y manhumain et profond, douloureux et yrai. A ce point de vue, Diane de Lys laisse pressentir le futur auteur de la Visite de noces. Ainsi engagé, le drame marche à sa conclu-

sion logique, le meurtre de Paul Aubry par ce

mari qui peut mettre son droit légal au service de son apre passion. Malheur aux Paul Aubry qui se trouvent engagés dans pareille aventure S'ils n'y restent pas, ce sera miracle, et, sauvés, ils devront remercier les dieux. Le divorce luimême ne diminuera guère, dans l'avenir, le péril de la situation, car il y a des maris qui ne veulent pas divorcer et qui, pour garder leur femme, emploieront tous les moyens, voire les plus abominables, avec l'excuse de leur droit initial et de leur rage croissante. Dans la force et la franchise, la logique et l'audace avec lesquelles le drame est conduit on reconnaît le fils d'Antony, le réaliste chez curieuse, spirituelle et gaie, voire espiègle, le qui le romantisme paternel va persister, latent rang et la naissance l'ont habituée à la liberté. Let transformé, jusqu'à ce qu'il reparaisse avec Liberté d'autant plus dégagée de scrupules que fune évidence criante, à la fin de sa carrière, cette femme est négligée par son mari. Puis, la dans la Femme de Claude, l'Etrangère et la pièce se passe au temps où le romantisme de Princesse de Bagdad. C'est le réaliste qui a George Sand et de Musset remplit encore les groupé autour du tragique trio de la femme, de M. Delaunay, trop contesté jusqu'ici, a tenu le têtes et fournit en abondance à la passion tous | l'amant et du mari, ces figures vivantes et vraies de Taupin, l'artiste raté, du duc, l'amoureux Très assiégée de soupirants, Diane a résisté, transi, de Marceline, l'amie sensée et dévouée, de la marquise la mondaine méchante et per-

Celui-ci, est le seul qui dévie un moment la tout entière, avec un emportement, une audace pièce de la ligne ferme et droite où elle se tient et une imprudence, avec un mépris des lois, des la première scène à la dernière. Au second mœurs et des convenances, qui ajoutent un acte, il fait un bien vilain métier, moitié maubeau cas à l'histoire des grandes passionnées. Vais plaisant, moitié entremetteur. Pour Diane Paul Aubry, c'est l'artiste et l'homme de let- et Paul, ils se prétent trop facilement à ce ma-

ble, elle porte la marque d'un temps, celle de

de 1843 et de 1853, c'est-à-dire qu'elle emploie des façons de penser et de dire périmées depuis un demi-siècle. Représentée avec les costumes d'aujourd'hui, elle semblerait vieillotte. En l'habillant d'après ses deux dates, la Comédiedoivent montrer loyalement leur âge; elles y gavoir ces messieurs et ces dames de la Comédie vêtus comme des Gavarni et des Winterhalter,

seule dissonance a choqué dans cet heureux concert de couleurs, je veux dire certaine capote de velours bleu merlan que Mlle du Minil a produite au quatrième acte et qui, sans doute, a

dejà disparu. La reprise — ou plutôt, à cette distance de la première représentation, la création — du personnage de Diane vaut à Mlle Bartet un des plus grands succès d'une carrière où ils abondent. Elle est toujours la Française et la Parisienne, avec la réunion exquise et forte des qualités que ces deux mots impliquent : élégance et aisance, tact et mesure, justesse parfaite. Cette fois, elle a pénétré de lumière un des caractères de femme les plus profonds qu'il y ait dans le théâtre contemporain. C'est, d'après son interprétation que je définissais tout à l'heure le caractère de Diane et, si ma définition est juste,

je le lui dois. A côté d'elle, M. Albert Lambert fils a été un superbe jeune premier de comédie moderne. Il a rendu la générosité et la passion de Paul Aubry avec franchise et chaleur; il n'a ni dissimulé ni aggravé le romantisme de son personnage. rôle du mari avec une autorité et une justesse qui le classent M. Baillet a grandement servi par son élégance aisée et spirituelle le rôle de Maximilien. Celui du duc n'offrait guère à M. Fenoux qu'une silhouette; il lui a donné grand

M. Leloir, pitloresque comme toujours, nous a présenté un Taupin trop vieux et trop triste: Taupin porte ses infortunes diverses avec une philosophie gouailleuse, et il est le mari d'une femme qui a un amant : donc lui-même est entre deux âges. L'aspect que lui donne M. Leloir | lie au sien et qui devraient rentrer avec elle excuse trop Mme Taupin. Puis, il a joué trop | dans le sommeil séculaire, a pris un amoureux. lentement les premières scènes de la pièce. Ainsi | Le pauvre Olivier ya cacher son désespoir conduite, cette exposition, qui est vive, a paru

Mlle du Minil ne donne pas à Marceline, une Eliante, le relief qu'elle pourrait avoir ; c'est un caractère et elle n'en fait qu'une confidente. Mlle Moreno est viperine à souhait dans la marquise, une Arsinoe. Mlle Bertiny dessine gentiment Aurore, l'Italienne des Batignolles; mais la scène aurait plus de vraisemblance si le petit modèle tenait mieux la pose. Mlle Lynnès a soigneusement composé le tout petit rôle de Jenny, au grand profit des scènes où il figure.

La Belle au bois dormant n'est tout à sait ni une féerie, ni une opérette, ni un opéra comique, quoique l'affiche lui donne ce dernier titre, mais elle est un peu de tout cela. Le caracque le merveilleux, de l'opérette la parodie, et de l'opéra comique la tenue. Le conte fameux de Perrault n'a fourni que le

point de départ. Le prince Charmant, fils du roi Alcindor, n'est ni beau ni brave; il est poltron et laid. S'il affronte le monstre qui garde la princesse endormie, Loyse, c'est sur l'ordre du roi son père, qui serait enchanté de se débarrasser de ce niais par un bon mariage.

Le prince tremble de peur, au moment de tenter l'aventure. Il se déciderait pour la fuite, sans les perfides conseils d'un « taupier », un méchant sorcier, qui persécute la princesse et voudrait prolonger son sommeil cent ans de plus, si la bonne fée Aurore, qui tient au contraire à la réveiller, ne lui amenait un écuver. Olivier, la bravoure et la beauté en personne, qui va l'aider dans son entreprise. Cet Olivier a été élevé par le garde-chasse

fils du roi, le vrai prince, mais il a été changé ennourrice et le prince Charmant, le mal nommé a pris sa place. Au second acte, Olivier a tué le monstre et Lovse, aussitôt réveillée, s'estéprise de son sauveur. Elle voudrait bien lui donner sa main; mais il faut obéir à l'ordre des fées — et c'est au prince qu'est attribué l'honneur de la victoire — sous peine d'être endormie de nouveau pour tout un siècle.

Marcassin et passe pour son fils. C'est le vrai

La pauvre princesse se résigne à épouser le vilain prince Charmant, d'abord parce qu'elle a assez dormi, et aussi parce qu'en refusant le prince elle ferait trop de malheureuses : chacune de ses dames d'honneur, dont le sort est dans la cabane de celui qu'il croit son père. Près de cette cabane s'élève un temple de l'Amour. Loyse y vient, avant son triste ma-riage, supplier le dieu de la prendre en pitie. Olivier se présente à elle et les deux amants

tombent dans les bras l'un de l'autre. En sa qualité de princesse, qui la met au dessus des yains préjugés, Loyse entraîne Olivier dans la cabane paternelle, pour s'y marier avec lui, comme dit la chanson, « sans papa, ni maman, ni curé, ni chandelle ». Le taupier triomphe. Loyse serait perdue sans l'intervention de la bonne sée Aurore, qui vient enfin consondre le

méchant taupier, révéler la naissance d'Olivier et pousser le vrai fils dans les bras de son vrai père. L'amour a vaincu et, en obeissant à sa voix. mystérieuse, Loyse n'a fait que suivre l'arrêt sauveur du destin.

attrait d'archaisme l'empreinte d'une mode cratique, il a du combiner toute une intrigue et lui aussi et veut la garder, moins parce qu'elle liquid'hui. La pièce prenait par là un air de régrave défaut, au théâtre, dont l'unité d'impres-Dans ce livret, on yoit que l'invention n'es.

sion de cette position intenable, sans cau et possibilité d'y amener l'artillerie. Les Boers cherchèrent A contourner la position, quand l'ordre fut donné de se retirer le soir même de l'assaut, l'abandon de la montagne se fit dans un désordre épouvantable, les morts et les blesses couvraient littéralement le terrain, avant que les Boers eussent le temps d'arreter les fugitifs, le gros de la colonne avait dis-

On estime les pertes de la retraite à 1,000 hom-mes La nuit se laisant, les Boers ne chercherent pas à entraver les mouvements de l'armée en fuite. Depuis, calme complet, on annonce que les Boers se fortifient dayantage sur toute la ligne, qu'ils coupent les routes afin de rendre la marche anglaise le plus difficile.

Combien de temps Ladysmith va-t-elle pouvoir tenir? Il y a six semaines, il y avait des provisions pour deux mois. Maintenant, on nous dit qu'il y en a encore pour longtemps. Est-ce croyable? Ceci est plutot pour tranquilliser la population, mais il est plus que probable que la famine doit se faire passablement sentir, car il y a des habitants qui cherchent à en sortir sous le couvert de la nuit. Un d'eux a reussi à arriver à Estcourt, après bien des aventures, mais il prétend que la ville peut tenir indéfiniment. D'un autre côté, la maladie fait des ravages. meurtriers tous les jours; il y a 174 cas sérieux de fièvre entérique sans compter la dysenterie. Bref je suis persuade que quand on connaîtra la vérité sur les privations qu'endurent ces assiégés depuis trois mois, on verra que chaque jour de retard apporte à sa délivrance a été la cause d'un nombre

11 est arrivé encore près de 5,000 hommes à Durban et de l'artillerie, depuis ma dernière lettre, mais tout est tenu secret; cependant les Boers savent exactement tout ce qui se passe. Evidemment, ils sont mieux renseignes que les

considérable de morts.

LA GUERRE DU TRANSVAAL

Encore une journée d'attente. A Londres, on semble croire que Cronjé s'est rendu, mais que lord Roberts n'en veut pas donner la nouvelle afin de laisser venir un à un les renforts boers et les détruire en détail. Voilà qui est bien profond.

Depuis mardi dernier, point de nouvelles offi-cielles. La dernière dépêche officieuse est de jeudi soir. Elle annonçait que les Boers de Cronjé te-naient encore. Deux faits, que révèlent les correspondants de journaux, demontrent avec quelle difficulté les Anglais continuent la lutte. Les hommes dit-on, souffrent terriblement de la soif. Et l'on note chaque orage comme si c'était un événement providentiel. De plus, les correspondants prennent soin d'annoncer comme un événement de première importance, l'arrivée d'un convoi. Donc, les Anglais éprouvent beaucoup de peine à se ravitailler et les hommes doivent souffrir aussi de la faim. La résistance de Cronje, si elle s'est prolongée jusqu'à main-

tenant, le sauvera sans doute. Au Natal, la situation reste bien mystérieuse. On nous a dit et redit que les Boers évacuent les environs de Ladysmith. Pourquei donc le général Buller n'avance-t-il pas? Nous entendons bien que l'artillerie fédérée reste en position sur les collines autour de la place. Mais des canons sans défense, si bien servis qu'ils soient, c'est un appat plutôt qu'un danger, pour une armée qui attaque. On ne s'explique donc pas l'apparente inactivité du général Buller. Ses troupes seraient-elles animées de moins d'ardeur qu'on ne se plaît à le dire?

La retraite de Cronjé

Nous donnons ici, in extenso, la dépêche du correspondant de l'agence Reuter, décrivant le combat des trois premiers jours autour du camp du général Cronjé:

Le dimanche, à la tombée de la nuit, brusquement le leu cessa. Des deux parts on était épuisé et heureux du repos. Les hommes dormirent où ils avaient combattu tout le jour, tandis que les brancardiers visi taient le champ de bataille, ramassant les morts et les blesses. Dans l'histoire de cette guerre, cette bataille comptera parmi les plus rudement contestées; car les Boers luttaient désesperement pour la vie et d'une fa-

con lente et acharnée, les Anglais poussaient leur at-Tout le jour, l'infanterie montée fit bravement sa tâche; harassés de fatigue, les highlanders se battaient de façon ferme et grave et toute l'armée, d'ailleurs, se conduisit admirablement. Vers le soir, le cordon d'investissement fut complété, toutes les issues furent fermées. La nuit vint. Alors le silence fut presque com-

Quelques Boers vinrent se rendre. Tous avouerent qu'ils en avaient assez et avaient pressé Cronje de sé

Durant la bataille, la 81º batterie d'artillerie de campagne, engagée sur la rive nord de la rivière, avait été exposée à un feu de mousqueterie pénible. Quatre chevaux furent blesses. Le timon d'une voiture se brisa. Les chevaux bondissants, terrifiés, embrouillèrent les traits inextricablement. Il apparut que la situation devenait sérieuse. Mais les gordons, qui formaient l'escorte, firent taire le feu de l'ennemi; le fourgon, enfin,

put être ramené en arrière.

la lumière électrique.

Les hommes souffraient horriblement de la soif; il était impossible de leur donner de l'eau. Un orage soudain, qui éclata dans l'après-midi, diminua considérablement les souffrances qu'ils enduraient. A ce combat de dimanche, lord Kitchener était présent, et le général Macdonald fut blessé au pied, mais légérement. Au réveil, le lundi, on trouva l'ennemi à la même place; mais il avait construit des retranchements au-

tour du laager, que le corps du général Smith-Dorrien

continuait à menacer. L'infanterie se reposa de son ter-

rible effort de la veille, mais l'infanterie montée et une

batterie d'artillerie se rendirent sur un kopje pour ob-

zerver les positions de l'ennemi. Au moment où ces

troupes tournaient le côté sud de la colline, une fusil-

lade nourrie fut dirigée contre elle par les Boers du hautkopje, et elles furent obligées de s'éloigner, mais personne ne fut atteint. Ce qui prouve, une fois de plus, que l'adversaire est mauvais tireur. En reprenant la marche en avant, en découvrit que le kopje s'etendait beaucoup à l'ouest et descendait graduellement jusqu'à la plaine. On put se saisir d'une bonne position défensive. Le reste de la colonne continua le mouvement et tourna complètement la position de l'ennemi, dont l'extrême gauche était placée près d'une grosse ferme. La batterie hombarda vigoureuse

ment celle-ci et revint au camp à la nuit. Vers le milieu du jour, un cri-éclata : « French est arrive le Mais la division de cavalerie opérait hors de notre vue. Cependant, lord Roberts vint un peu plus stard et fut acclame.

heures pour enterrer ses morts. Un peu plus tard, un autre message declara que, puisque les Anglais étaient assez inhumains pour refuser d'accorder un armistice dans ce but, les Boers n'avaient plus qu'à se rendre. Lord Kitchener se rendit alors au laager boer pour regler la capitulation, mais il trouva en route un autre parlementaire qui lui dit qu'il y avait eu erreur et que le general Cronje, bien loin de songer à se rendre, enendait combattre jusqu'à la mort.

Cronje avait demande un armistice de vingt-quatre

Lord Kitchener retourna au camp et ordonna le bombardement du laager. Les 62°, 18°, 75° et 65° batteries — cette dernière composée d'obusiers — com-mencerent un feu terriblement précis, les obusiers tirant des obus à la lyddite. On vit les Boers se retirer dans leurs tranchées, le long du lit de la rivière, pour trouver un abri : mais nul abri ne les pouvait protéger. Les obusiers, surtout, lançaient leurs obus dans le lit même de la rivière. On vit s'élever des tranchées la

fumée verte des explosifs. Pendant la nuit suivante, des déserteurs arrivèrent Ils étaient épouvantes, très ébranlés et dirent que les Boers avaient de l'eau en abondance, mais qu'il était difficile de tirer des approvisionnements du laager, aux Aujourd'hui mardi est le troisième jour de l'investissement et de l'obstinée résistance de Cronjé. A l'aube, le soleil montra les Boers travaillant comme des fourmis dans leurs retranchements. On leur tira quelques projectiles pour les gêner, et le reste du jour se

passa tranquillement. A l'est, nous entendîmes le bruit des canons du général French, engagé probablement contre les renforts des Boers. On offrit à l'ennemi tous les moyens de se rendre. Mais dans l'après-midi, lorsqu'on vit qu'ils ne s'y décidaient pas, lord Roberts se détermina à écraser une fois pour toute leur résistance. Sur la rive sud, à 2,000 mètres du laager il plaça les 18°, 75°, 62° batteries de campagne, deux canons de marine de 12, tandis que

sur la rive nord, les 65° (obusiers), 76°, 81°, 82° batte-

ries de campagne et trois canons de marine de 47 milli-

mètres enfilaient tont le lit de la rivière. . Alors, suivit la scène la plus tragique dont j'aie été témoin dans ma vie. Déjà une fois en Thessalie, j'avais vu 110 canons engagés, mais jamais un tel nombre de pièces puissantes concentrant leur feu sur un terrain d'un mille carré. La fumée verte de la lyddite montait en grands nuages, les shrapnels éclataient sur les bords de la rivière, partout, excepté en une seule petite place où le feu de l'artillerie aurait été dangereux pour notre propre infanterie. Nos projectiles fouillaient chaque

buisson, chaque ravin. Les canons du côté Nord devaient faire d'affreux ravages: cependant de temps à autre un Boer, dans un accès de folie désespérée, visait soigneusement les artilleurs, qui n'étaient pas à 1.000 metres. De chaque côté de la rivière, deux bataillons étaient couches. Ce que les Boers ont du souffrir on l'ignore. A cette heure, j'écris au milieu du camp endormi Pas un son ne trouble le lourd sommeil des soldats épuisés. Plus bas, dans le lit de la rivière, on ne voit

pas un feu, on n'entend pas un cri.

Voici la dernière dépêche anglaise. Elle est datée de Paardeberg 22 février : Le bombardement du camp boer a continué d'une facon intermittente pendant la journée de jeudi. Il y avait eu un violent orage la veille au soir. La canon-

nade s'est continuée pendant la nuit. Un important convoi de provisions nous a rejoint. On rapporte que 2,000 Boers opèrent au nord de notre position. Mercredi soir les soldats du Shropshire ont fait un bond qui les a amenés à 200 mètres plus près du bord de la rivière. Ils ont trouvé plusieurs cadavres de Boers. Le général French a encore fait 75 prisonniers. Une patrouille vers l'ouest a pris 30 Boers qui

s'étaient écartés de leur commando. Différents journaux de Berlin mentionnent, d'après des sources privées, le bruit suivant lequel le général Cronje aurait reussi à se frayer un chemin.

Autour de Ladysmith

On mande de Pretoria, 24 fevrier: Les Anglais ont traversé la Tugela le 22 février et ont attaque les commandos d'Ermelo et de Middleburgh: Ils ont été repoussés après un vif combat. Les Anglais ont renouvelé leur attaque le lendemain matin et ont été de nouveau repousses avec de grosses

A Londres, les journaux publient la dépêche suivante datée de Colenso, hier 24 février, au soir : L'infanterie s'est avancée sous un seu nourri. Elle s'est emparée de plusieurs kopjes entre Groblers Kloof et Hlangwane malgre une energique resistance.

Le général Buller avance graduellement. Les positions des Boers présentent des difficultés extraordinaires.

Le langage des journaux ministériels italiens en

faveur dé l'Angleterre commence à produire une certaine réaction. Le Mattino consacre à ce sujet un article conçu dans des termes d'une extrême violence pour l'Angleterre, dans lequel il souhaite que Cronje et ses braves soldats et tous les Boers, qui font l'admiration du monde entier, sortent victorieux de cette

Ce serait un bien pour tous que l'Angleterre soit battue. Il est utile pour nous que l'orgueil britannique soit humilié. On a beau répéter, en Italie, que nous devons, dans notre interêt, souhaiter la victoire à l'Angleterre. C'est une folie qui, non soulement, choque le sentiment public, mais qui ne répond absolument pas à nos vrais intérêts; nous en savons quelque chose par expé-

On écrit de Berne que quatre cents personnes assistaient au meeting de protestation organisé par la Societé bernoise pour la paix. M. Stein, professeur à l'université, a condamné la guerre du Transvaal en la flétrissant comme une lutte Le docteur Gobat, membre de l'Union interparlementaire, a fait ressortir que l'Angleterre s'est couverte d'infamie en repoussant l'arbitrage proposé par le Transvaal. Il a ajouté qu'en droit c'était l'Angleterre

qui a commencé la guerre et que, quand un pays fait

une guerre qui eat pu être evitée par un arbitrage, il

est toujours dans son tort.

Petites Nouvelles

La réunion a adopté une résolution demandant que la paix soit conclue entre les deux. Etats belligérants ou que le conflit soit soumis à la décision d'un tribunal d'arbitrage. Des télégrammes de sympathie ont été envoyes de Paris et de Milan.

AFFAIRES COLONIALES

Courrier d'Abyssinie et de Madagascar UN DES CONSEILLERS EUROPÉENS DE MÉNÉLIK On nous télégraphie de Marseille :

Le paquebot Natal, courrier de Madagascar et de la côte orientale d'Afrique, est arrivé hier avec 184 passagers, dont M. Ilg, conseiller d'Etat de l'empereur Ménélik, qui avait pris passage à Djibouti MM. Meray, inspecteur colonial, venant de la Reunion; Rançon, lieutenant-colonel d'infanterie de marine, venant de Tamatave; Pelletan, résident. France, venant de Diego-Suarez; Lachenat, prési dent de tribunal, et une centaine de sous-officiers de soldats et de marins rapatriés ou munis de conge Sur le quai de débarquement, M. Ilg a été recu-par M. Boyet, représentant du gouvernement éthio-pien à Marseille. M. Ilg est en Abyssinie depuis vingt ans et est un des conseillers les plus écoutés de Menelik depuis dix âns. Il a reçu les journalistes, qui s'étaient rendus à bord, avec une grande bienveillance et leur a confirmé les excellentés nouvelles expédices périodiquement de Djibouti. Mais il s'est refusé à aborder les questions politiques comme à donner son appréciation sur les consequences que peut avoir dans l'Afrique entière la situation actuelle des Anglais. M. Ilg a affirmé l'indépendance de Ménélik, qui restera maître chez lui, mais qui ne reve aucune conquete. Il a ajouté ne rien savoir des soi-disant projets d'entente du négus avec les Derviches, les

Le rapport du commandant du cercle d'Ananalava constate que la situation politique y est des meilleures. La tranquillité est parfaite sur tous les points. Les habitants sont toujours animés d'excellents sentiments à notre égard. La diminution momentanée du mouvement commercial vient de ce que les Malgaches, occupés à leurs rizières, n'ont plus le temps de recueillir le caoutchouc ou de couper le rafia. Les chefs indigènes nous sont dévoués et les écoles fonctionnent régulièrement. La situation est la même dans le cercle annexe de Mandritsara. Les travaux de la route sont termi-

Arabes, etc., en vue d'un soulevement de ceux-ci.

D'autre part, questionne au sujet du voyage de

Ménélik à l'Exposition, M. Ilg a déclaré qu'aucune décision n'a été prise. Ménélik, cependant, désirerait

L'inauguration du percement du « pangalane » de Tanifotsy a eu lieu le 11 janvier. M. Fortier, directeur général des Messageries françaises, avait convie à la cérémonie de nombreux invités qui sont venus à Ivondro en train spécial, et ont traversé le pangalane sur trois vedettes. Au dejeuner servi à Tampina et présidé par l'administrateur en chef de la province de Tamatave, après le discours traditionnel de M. Fortier, le directeur des travaux a dit aux convives qu'il espérait les revoir à deux cérémonies analogues qui seront célébrées: la première, en mai, pour le percement du pangalane d'Ampanotoamaizina, l'autre à la fin

de l'année pour l'inauguration du pangalane d'Anda-Dans le cercle annexe de la Mahavavy, le désarmement sera sous peu terminé. Quelques fusils ont été laisses dans les villages du district de Tsavongo pour la défense contre les incursions des fahavalos, voleurs de liœufs. Tout le Sambao, le Maningoza et la Mahavavy

sont tranquilles. La haute vallée du Yopy est pai-

Seule, la situation politique du Tsitanpiky laisse à desirer, par suite du mauvais vouloir du chef Laïdodo. Mais des reconnaissances fouillent les forêts où il se cache, et sa soumission est prochaine. Dans la province de Farafangana, le 21 novembre dernier, l'administrateur Guyon recevait du caporal Droval, chef du poste de Vohimary, une lettre annonçant que le garde principal Guerrif de Launay avait été assassiné à Morafelo par les Tsiaretra que

commandait Behotra. Les assassins s'étaient mis ensuite en rébellion, entraînant avec eux plusieurs groupes, et l'administrateur de la province avait expédié aussitôt le lieutenant Geoffroy avec 80 fusils pour retrouver le corps de M. de Launay et châtier les coupables. Le lendemain, dans un piège habilement tendu, tomberent entre nos mains Ramahatosa, grand chef des Vohilakatras, et neuf de ses lieutenants. M. Guyon les mit aux fers et fit savoir que ces otages seraient immédiatement passes par les armes au

premier mouvement des révoltés. Peu après, les troupes du lieutenant, renforcées, enlevaient le repaire de Behotra, qui réussit à s'é A Morafeho, on apprit que M. de Launay était alle verifier si Behotra recouvrait bien les impôts. avait eu une discussion avec lui, et en sortant de sa

case avait reçu au front une enorme pierre, lancee par un Tsiaretra, qui l'avait renverse. Il avait été achevé à terre par Behotra et ses gens à coups de Cette repression rapide a enrayé toute tentative de soulèvement des tribus.

L'établissement de la route amènent des transformations dans le mode des transports. Un essai vient d'être fait des pousse-pousse par le colonel commandant le quatrième territoire. Le trajet d'Ankazobé à Tananarive, cent kilomètres, a été effectué par ces légères voitures en quinze heures, haltes comprises. Économie de temps, économie dé bourjanes et reduction de frais. Dans les cercles annexes de Fort-Dauphin, des résultats très appréciables ont été obtenus dans l'administration et l'organisation des secteurs et des

districts. Partout les chemins ont été améliorés, des gites d'étapes confortables, et des bacs bien orga-La création de nouveaux postes permet de continuer l'œuvre de la pénétration vers l'ouest. La route de Fort-Dauphin à Saanierara est terminée et est praticable aux charrettes et voitures légères. La route de Nahimpoana est en achèvement, ainsi que celle d'Ambatarano. Une autre route reliera la val-

lée d'Ambolo à la mer par le col de Sakarolana. Algerie

Notre correspondant d'Alger nous télégraphie : Ce matin, à six heures, le 3º bataillon du 1º régiment de zouaves, en garnison à Alger, à l'effectif de . 500 hommes, a quitté notre ville pour tenir garni-son à Laghouat. Une section serait détachée à Ghardaya. Ce bataillon est sous les ordres du comman-

NOUVELLES DE L'ETRANGER

Nous avons annonce hier la mort subite à Marseille, au moment où il s'embarquait pour la Corse du docteur Eugène Bœckel.

Le professeur Eugène Bœckel était no le 21 septembre 1831 à Strasbourg, où son père, M. Théodore Bæckel, exercait la profession de médecin. Après avoir fait ses études au Gymnase protestant et à la faculté de médecine de Strasbourg, Eugène Bœckel soutint, en 1856, sa thèse de docteur. H fit ensuite quelques voyages, qui le menerent à Paris, Lon-dres et Constantinople; puis il revint à Strasbourg, où il devint successivement prosecteur et chef des travaux anatomiques, puis professeur agrège à la Faculté de médecine en 1857.

Son père étant tombé malade en 1862, M. Eugène Bœckel le suppléa durant de longues années dans son service médical et le remplaça définitivement; en 1869, à sa mort. La médecine fut dès lors pour lui un vrai sacerdoce qu'il exerça avec le plus en-tier devouement. En 1870, au moment de la guerre, on le trouve à Worth et à Haguenau, où il rendit des services signales et qui lui valurent la croix de chevalier de la Legion d'honneur. Les evenements de la terrible année mirent d'ailleurs fin à la carrière de professeur de M. Boeckel. Après avoir pro-fessé avec ses collègues de la faculté française à la faculté libre de médecine, créée immédiatement après la guerre, il donna sa demission lors de la creation de l'université allemande. Mais il ne voulut point quitter l'Alsace. Profondément attaché à sa ville natale, il se voua avec un zele d'autant plus grand à la direction du service de chirurgie, dont il était le chef à l'hôpital civil depuis l'année 1869, où il succeda en cette qualité au professeur Sédillot. Aimé et estimé de tous ceux qui l'approchaient, M. Bœckel jouissait d'une réputation toute particu-

lière auprès de ses collègues. Depuis 1860 environ, presque tous les jeunes médecins alsaciens avaient passé par ses mains. Tous se faisaient gloire d'être les élèves du professeur Bœckel. Eugène Bœckel était membre des différentes sociétés de médecine. Il avait eu également, en 1895, la joie de se voir nommer président de l'Association française de chirurgie, qui tient tous les ans, en automne, ses séances à Paris.

🞝 On télégraphie de Thann qu'un incendie a éclaté dans la fabrique de MM. Jourdain. Cette fabrique comprend une filature et un tissage. Celui-ci est devenu la proie des flammes. Le feu a pris une extension si rapide que les ouvriers n'ont eu que le temps de se sauver. Les pertes, qui sont importantes, sont couvertes par des assurances.

Allemagne

Le Parlement allemand a discuté hier en deuxième lecture le budget de l'office de l'intérieur de l'em-Le conseiller supérieur intime du gouvernement Richter, commissaire de l'empire allemand à l'Exposition universelle de Paris, a pris la parole sur l'article relatif à la participation de l'Alfemagne à cette Exposition. Il a déclaré que l'on peut prédire que l'Exposition sera prête, d'une manière générale, à l'époque fixée, c'est-à-dire le 15 avril, date de l'inauguration offi-

La plupart des locaux de la section allemande sont déjà entièrement achevés, et l'installation des objets peut y être commencée. J'ai le plaisir de constater, a dit encore M. Richter, que, notamment pour les grandes machines à force motrice, l'Allemagne a une avance assez considérable sur les autres nations. Il ressort du plan de l'Exposition que l'Allemagne figure dans vingt et une sections Elle est représentée dans tous les groupes d'une fa con efficace et parfois prééminente. Nous avons obte-

nu, dans la partie agricole, un grand espace, qui a failli être insuffisant. C'est la première exposition où l'Allemagne ait une section agricole qui lui soit propre et qui soit organisée d'une façon unitaire. M. Richter s'est félicité ensuite de ses relations avec les autorités françaises de l'Exposition et avec les commissaires des autres pays.

** Le conseil des ministres a définitivement prononcé la révocation comme privat-docent du docteur Arons parce qu'il appartient au parti socialiste malgré l'avis contraire de l'université de Berlin. Les journaux déplerent cette atteinte poitée à la liberté des opinions.

Le Tageblatt dit: Désormais, l'article 27 de la Constitution devra être rédigé ainsi : chaque Prussien, à l'exception des socialistes, a le droit d'exprimer librement son opinion par paroles et par écrits. Lorsque M. Arons faisait à l'université son cours, i n'y a jamais exprimé des idées socialistes. Aussi le gouvernement a-t-il fait voter au Landtag une loi spéciale décidant que le fait d'appartenir au parti socia-liste entraînerait l'exclusion de l'université.

Le dernier numéro de la revue anarchiste Neues Leben (Nouvelle Vie), a été saisi à Berlin, et son directeur, M. Gossmann, a été arrêté. 🔭 On telégraphie de Berlin :

On assure que la question de la Faculté catholique de Strasbourg a été réglée par le baron Hertling à la salisfaction du gouvernement allemand. Le baron Herlling a prolongé son séjour à Rome, afin de sonder le Vatican au sujet de l'établissement d'une nonciature qui serait exclusivement limitée au royaume de Bavière. Le gouvernement allemand a proposé la suppression de la nonciature de Munich, non pour la transférer

Berlin, mais dans une autre ville de l'Allemagne, où la population catholique domine, de façon que cette nonciature étende sa juridiction sur tous les catholiques D'autre part, des négociations sont entamées avec la Bavière et d'autres Etats allemands afin d'obtenir leur adhesion à ce projet.

La Chambre a discuté hier le décret-loi. M. di Rudini a exprimé le regret d'être obligé de voter contre

Le président du conseil, le général Pelloux, a déclaré que le gouvernement croyait devoir poser d'une façon explicite la question de confiance. Il nie qu'il y ait eu contradictions dans la conduite du gouvernement. Après l'arrêt de la première session de la cour de cassation, il était du devoir du gouvernement de demander à la Chambre de se prononcer clairement sur le décret-loi. «Le gouvernement n'entend pas cependant, dit le general Pelloux, abandon-ner la discussion des autres projets importants, qui seront discutés dans des séances du matin. Il est urgent de sortir d'une situation pénible pour tout le monde. Le gouvernement connaît son devoir, il abordera la question sans se préoccuper de l'obstruction qui a trop facilement annonce sa vic-M. Giolitti prie l'extrême gauche de ne pas insister sur la question préjudicielle qu'elle avait posée parce que le pays doit connaître le sentiment de ses

à violer le statut... Alsace-Lorraine M. Pontano, au nom de l'extreme gauche, consent à retirer la motion de la question préjudicielle. La discussion continuera mardi. ** On nous écrit de Rome : Une maison qui fut habitée par l'auteur de la Divine Comedic, vient d'être vendue aux enchères devant le tri-

bunal de Pontremoli. Quand en 1306 le Dante fut exilé de Florence, il trouva, Mulazzo, une généreuse hospitalité chez le marquis Franceschino Malaspina, qui lui donna asile dans une sienne maison située au centre de cette localité. Plus tard, cette maison passa aux mains d'un domestique des derniers feudataires. Elle prit la dénomination de Maison du Dante, expressement désignée ainsi par acte du notaire Parente Stupio, de Sarsana. La tradition veut que dans cette habitation Dante ait écrit quelques chants de son Enfer.

Roumanie Une dépêche annonce la mort de M. Gaston Wiat, consul de France à Galatz depuis dix-huit ans.

cinquante ans de vie constitutionnelle, sont disposés

Indes anglaises

On assure, de la plus haute autorité, que les nou-velles alarmistes publiées par la Gazelle de Bom-bay, au sujet des préparatifs dans l'Inde, ont été beaucoup exagérées. On n'a pas donné l'ordre pour la mobilisation d'un deuxième corps d'armée, ni pour l'envoi d'une force de cavalerie vers la frontière. En raison du récent renforcement des troupes russes dans le voisinage de l'Afghanistan, le gouvernement de l'Inde est tout naturellement sur le qui-vive, et certaines mesures d'ordre militaire ont été prises, mais ces mesures restent secrètes. Les bruits nombreux répandus depuis quelque

temps sur les intentions de la Russie sont considérés comme sujets à caution. Les dernières nouvelles de l'Afghanistan disent que l'émir se porte bien, et que ses relations avec le gouvernement de l'Inde continuent à être excellentes. Le motif de la suspension des congés hors de l'Inde pour les officiers, c'est qu'un grand nombre d'entre eux sont partis pour l'Afrique du Sud et que ceux qui restent sont surchargés de besogne, à

cause de la peste et de la famine.

CHOSES D'ART

AU CERCLE VOLNEY: AQUARELLES ET PASTELS On ne se doute pas de la séduction que peut exercer sur les veux un ensemble exclusivement composé de pastels, à condition toutesois que le paysage y domine. Rien de charmant comme la salle du Cercle Volney consacrée au crayon de couleur. C'est un véritable concert de notes douces et délicatement chatoyantes, dont le régal n'est en rien amoindri par la mediocrité d'un certain nombre d'envois. A distance, toutes les notes, insuffisantes ou non, se pënètrent et se fondent dans une impression commune, harmonieuse et fine au possible. Il faut, pour

constater les faiblesses, s'approcher, procéder à un examen de détail qui remettra les choses à leur place, mais le charme opère encore et irrésistiblement vous incline, même pour les travaux de second ordre, à une indulgence dont il est prudent de se méfier, pour peu qu'on se soucie d'être juste. Hatons-nous pourtant d'ajouter que la salle des

pastels, au Volney, ne renferme guère que des pièces d'un réel intérêt, même parmi les portraits, autrement difficiles à traiter, au crayon de couleur, que les simples effets de nature. Il y a là, de M. Jean Gounod, un buste de jeune femme dont le corsage rouge et le piquant visage de brune se détachent sur un fond de ciel bleu, qui est vraiment supérieur de facture. Il est paré en même temps d'une grace originale. J'ai d'autant plus de plaisir à le signaler aux curieux que jamais encore l'artiste ne s'était révélé aussi personnel et n'avait témoigné

d'un métier aussi sûr. M. Triquet n'intéresse pas moins par un sobre portrait de jeune fille, très étudié, très ferme et très fin. M. Vidal est toujours égal à lui-mêmé et toujours attrayant, dans le morceau de nu qu'il expose et que complète un effet très heureux de pénombre. M. Wauters a deux bons portraits d'hommes et une tête vivement enlevée de jeune fille. M. Boschet, dans sa tête de fillette et dans son étude de dame agée, montre des qualités rares de dessin. Nommons encore M. Alaux et sa tête de femme, et nous n'aurons rien oublié de ce qui peut arrêter un homme de goût au passage.

Beaucoup plus de paysages que de portraits, et dans le nombre, des notes excellentes. On fera grand cas, certainement, d'un canal hollandais bordé de maisons à toits rouges et frappé par les derniers reflets du soleil couchant, de M. Bellanger-Adhémar. On goûtera non moins vivement, de M. Rodolphe Kæchlin, un Canal de Venise la nuit, delicat d'enveloppe et d'une poésie accentuée par la justesse de l'effet. M. Nozal est, à son ordinaire, décoratif et somptueux. Des quatre morceaux qu'il expose, ceux que je préfère sont une Vague, d'un superbe élan, et une vue de Seine encadrée de beaux arbres aux feuillages roussis par l'automne. M. Rigolot a, comme toujours, le défaut d'exagé rer la virtuosité: on le trouvera très supérieur à lui-même, par la sincérité du sentiment, dans un Soir après la pluie où je serais tenté de voir le meilleur des morceaux qu'il a peints. M. Choquet mérite une mention pour un vigoureux paysage, les Peupliers; M. Legout-Gérard pour un joli miroitement de lueurs crépusculaires sur l'eau, ridée d'imperceptibles vagules, d'un petit port; M. Lemaire pour ses Pêches et prunes et pour sa brassée de roses; M. Karl Cartier, pour son Pont Royal, son Port de Granville et son Phare sur la jetée. Aux aquarelles, quelques compositions importantes, celles en particulier de M. Henry, dont je prise

assurément la facture, mais dont la justesse n'est pas précisément démontrée. On me permettra de trouver à l'aquarelle plus de charme quand elle traduit avec vivacité l'impression donnée par la nature. Elle est, dans ces conditions, bien plus fraîche et la note en est autrement pénétrante. Dans cette catégorie rentrent les trois paysages si adroits et si justes que M. Arbouin, dont je vois le nom pour la première fois, a signés. M. Vignal m'intéresse par des qualités du même ordre. A citer encore, pour ses fleurs, pivoines et bluets, d'une légèreté charmante, M. Georges Villain; pour ses deux têtes de petit pecheur et de jeune fille de Hollande, M. Gui-

représentants, et savoir lesquels d'entre eux, après | nier; pour son intérieur de ferme, M. Le Villain pour ses souvenirs de Hendaye et de Venise, M. de Champeaux; pour ses nocturnes bretons, M. Eugène Cadel et, pour un excellent portrait de jeune femme qui boutonne ses gants, M. Brugairolles. - T.-S.

ARMEE

Les sociétés de ria. — Le comité de permanence de l'Union des sociétés de tir de France vient d'adresser au ministre de la guerre une lettre le priant de préparer un projet de loi rendant le brevet de tir et de gymnastique obligatoire pour tous les jeunes gens dispensés de deux ans de service par les arti-

cles 21, 22 et 23 de la loi militaire. L'initiative de cette proposition a été prise par M. Mézières, président de la commission de l'armée. II est certain que son application, en augmentant la nombre des tireurs adroits et des gymnastes bons marcheurs, accroîtrait la force de l'armée. Elle donnerait, en même temps, une impulsion toute nou-velle à des sociétés dont l'utilité vient d'être mieux que jamais demontree par les evenements du Trans-

CORRESPONDANCE

Paris, 24 fevrier.

Sainte-Beuve et Chateaubriand

Monsieur le directeur. Je lis dans le Temps d'aujourd'hui, que l'on me com munique: " M. l'abbé Bertrin, auteur d'une thèse pour le docto rat ès lettres sur la Sincérité religieuse de Chatcaubriand (dont il a été rendu compte ici-même), a formellement accusé Sainte-Beuve d'avoir fabriqué de toute pièce une fausse citation. »

C'est tout à lait inexact. J'ai decouvert qu'une page celèbre, attribuée aux Mémoires d'outre-tombe, par Sainte-Beuve, et que l'on cite de confiance depuis cinquante ans en l'empruntant à son texte, n'est ni dans les Memoires, imprimes ou manuscrits, ni dans aucun ouvrage de Chateaubriand. Après avoir établi le fait et posé le problème littéraire,

qui en résulte, j'ai écrit: « Qu'allons-nous donc conclure? Que sur ce point le critique a commis un faux? Assurement non; la conclusion serait aussi temeraire qu'injurieuse. On doit dire seulement qu'on ne voit pas jusqu'ici d'explication plausible qui justifle Sainte-Beuve de ce reproche; ce qui n'est pas une preuve peremptoire contre lui, bien des saits reels pouvant rester et restant encore inexpliques. Il faut retenir aussi qu'il n'a jamais averti le public que le passage où il s'appuyait avec complaisance ne figurait dans aucune edition des Mémoires. » (La Sinc.

relig. de Chat., p. 346.) Donc que les apparences soient jusqu'ici contre Sainte-Beuve, voilà seulement ce que j'ai dit et peut-être établi. Je vais du reste reprendre cette discussion dans le prochain numero du Correspondant, en m'appuyant sur des arguments nouveaux, car le manuscrit de Sainte-Beuve reproduit par la Revue bleue ne me semble pas trancher la question. En vous demandant, monsieur le directeur, de vou-

loir bien insérer cette lettre, je vous prie d'agréer les remerciements que je vous exprime d'avance avec mes sentiments les plus distingués. GEORGES BERTRIN.

NOUVELLES DU JOUR

MM. Georges Leygues et Mougeot représenteront le gouvernement à l'inauguration officielle du monument de Garibaldi, à Dijon, le 25 mars prochain.

Le groupe de la gauche démocratique du Sénat s'est reuni hier, à l'issue de la seance, et a arrêté les termes de la déclaration suivante Le groupe de la gauche démocratique du Sénat, per-sévérant dans son programme politique et social de défense républicaine et de progrès démocratique;

Décide à poursuivre la lutte contre la réaction clériale, monarchique et césarienne, Patriotiquement dévoue aux intérêts de l'armée qui se confondent avec ceux de la nation, mais réprouvant l'une manière absolue les menées nationalistes ; Est résolu à soutenir le gouvernement dans les proets et les mesures qui sont l'expression et la mise en

pratique des idées que le groupe a toujours proclamées Et, dans le but de s'assurer une force merale plus grande et une cohésion indispensable dans les circonstances actuelles, décide que chacun de ses membres levra adherer à la presente déclaration.

On telegraphie de Cowes à l'agence Havas : Un représentant de la Press Association s'est rendu ce natin à bord du yacht Maroussia, pour interviewer le duc d'Orleans au sujet des bruits d'après lesquels le duc aurait adresse une lettre de félicitations à M. Willette et aurait tenu des propos très hostiles à la reine,

dans une conversation reproduite par un journal pa-Le représentant a été reçu par un des gentilshommes du duc, qui, au nom de celui-ci, a démenti catégoriquement les bruits en question, ajoutant que le duc a toujours été dans les meilleurs termes d'amitié avec la

Le comte Boni de Castellane, député des Basses. Alpes, et la comtesse de Castellane sont arrivés hier à Paris. Plusieurs personnes de leur famille les attendaient à la gare. À un reporter du journal le Soir qui interrogeait le comte de Castellane sur ses intentions « à l'égard de ceux qui ont profité de son absence pour le calomnier », celui-ci a répondu :

Au reçu des télégrammes envoyés par mes amis in-times, j'ai décidé de ne rien faire et de ne rien dire avant de m'être concerté avec eux. La colère est mauvaise conseillère et il est évident qu'avant de prendre une décision ferme je dois consulter des amis qui ont pu juger de près et froidement la situation.

A ces paroles le député des Basses-Alpes a ajouté la déclaration suivante, que le Soir dit reproduire « textuellement » : Avant tout, je ne veux pas nuire à l'action judiciaire

Il faut que les débats soient publics, afin que je puisse démontrer l'infamie de ceux qui, pour masquer les pertes d'autres personnes, accusent de banqueroute les Le résultat du jugement dictera ma conduite ulté-Ce qui me décide à agir ainsi, c'est l'argument fourni par mes amis: à savoir que le public resterait convaincu que le Figaro a dit vrai, et je veux confondre ses ca-

M. Marcel Habert est arrivé hier matin à Bruxeles et est descendu au Grand Hôtel. Il ira dans quelques jours rejoindre M. Déroulède à Saint-Sébas-M. Buffet se fixe définitivement à Bruxelles. Mme Buffet est venue rejoindre son mari, qui vient de

de bien piquant et, s'il s'y trouve de jolis détails, ils ne sont pas assez nombreux pour sounombre de motifs heureux, mais il y manque cette abondance d'idées et ces trouvailles mélodiques qui assuraient la vogue de ses œuvres précédentes.

La mise en scène est soignée, voire riche. Elle offre à l'œil en abondance le satin et les broderies qui conviennent à un tel sujet. Les demoiselles d'honneur sont jolies et les pages en travesti exhibent des jambes fines. Tout cela

Quantal'excellente troupe des Bouffes, elle s'est renforcée pour la circonstance d'une chanteuse de l'Opéra-Comique, Mme de Hally, qui est d'une semblable à sa beauté. C'est elle qui fait la princesse Loyse. Mme Tariol-Baugé incarne la fée l'éclat de son organe. M. Jean Périer, un beau chanteur, dans les deux sens du mot, prête à Oli- la garde de l'étude. Il a fait ouvrir le coffre-fort voudrait pourtant une allure moins avantageuse. M. Brunais est d'une maiserie fort spirituelle dans le prince Charmant et M. Regnard ioue le rôle d'Alcindor en vrai roi de fégrie, c'estdire en énorme et cordiale ganache. M. Lamy met sa fantaisie et sa finesse au service du tant il meurt de saim et il pense à Julot. pier, mais le rôle n'est pas bon, MM. Casa et Poudrier tiennent avec justesse des personnages Les rôles de femmes sont complétés par Mme Laporte, qui prête impartialement la même miamique à tous les personnages qu'elle représente, mais cette mimique est spirituelle et élégracieuse; par Mile Dziri, dont la fraiche beauté est sayoureuse à l'œil; par Mlle Maud d'Orby, Iriomphes.

Moineau franc, de MM. E. Gugenheim et G. Le Faure, est un mélodrame de structure solide et d'ordonnance classique. Il est bâti en maténaux éprouvés par un long usage, avec adjoncpeu bien fort. Il raconte l'histoire d'un enfant de famille, perdu dans Paris la grand ville, et assurer le mariage de sa fille qu'il adore. retrouvé grâce à un bijou révélateur, un médaillon, qui est ici la legendaire « croix de ma mère », inventée, ne vous déplaise, par Voltaire le village, puis regagne sa maison, toute seule, lui même, dans Zaire. Jusqu'au jour de la reconnaissance, cet en-guette dans un chemin creux et l'étrangle. fant, Julot, mène la vie libre et aventureuse du | Le crime n'a eu qu'un temoin, le petit Julot, zavroche parisien, qui est le moineau franc de qui était venu chanter à la fête son répertoire

pas absente, mais on voit aussi qu'elle n'à rien | che. Il a été recueilli, dans des circonstances qui restent assez obscures, par un vieux serrurier, le père Constant, repris de justice, mais tenir également l'intérêt. La musique de M. Le- | fort brave homme, dont il partage et soulage la cocq est ingénieuse et fine; elle aussi présente | misère, mangeant avec lui les soupes de charité et chantant « les Paulus » en plein air.

Or, Julot est le fils d'une riche veuve; Mme Brissot. Celle-ci a pour neveu un chenapan, Castel, qui fait la fête, assez petitement, semble-t-il, mais de manière suffisamment coûteuse pour s'être mis dans les mains d'une usurière, Mme Robiquet, marchande de reconnaissances du Mont-de-Piété. Un clerc de notaire parisien, Durand, dont le patron a reçu en dépôt le testapapillonne agréablement sous l'éclat lunaire de | ment de Mme Brissot, quoiqu'elle habite Draveil, est l'amant de Mme Robiquet. Il sait que ce testament déshérite Castel.

'A ce testament' désastreux, Durand, Castel et Mme Robiquet complotent d'en substituer un beauté toute mignonne et possède une voix autre qui assure à Castel les millions de Mme Brissot. Justement, Mme Robiquet a exactement la même écriture que Mme Brissot. Elle Aurore avec la fermeté habituelle de son jeu et l'écrit le faux testament sous la dictée de Durand et la substitution s'opère, une nuit où Durand a vier sa voix chaude et sa belle prestance. On lui | où son patron avait serré le vrai testament, par un serrurier amené en grand mystère, et qui

Soit dit en passant, le père Constant, en se

prêtant à cette opération fort louche, agit plutôt en repris de justice qu'en brave homme, mais Il faut maintenant que Mme Brissot ne dure pas trop lengtemps, pour que les trois complices puissent se partager les bénéfices de l'opération. Elle était fort malade, et voilà qu'elle entre en convalescence! Il est décidé que Castel l'assassi-

n'est autre que le père Constant.

Le crime sera facile et sûr. L'habitation de Mme Brissot est isolée et Durand s'est arrange de manière à détourner les soupcons sur celuila même qui devra faire les premières constatapour laquelle tous les travestis sont autant de tions légales, le maréchal des logis de gendarmerie de Drayeil, Lefèvre. La fille de celui-ci est fiancec à un lieutenant, mais le mariage est retardé faute de la dot réglementaire. Durand a introduit dans le faux testament un legs de trente mille francs, juste le montant de cette dot, au profit de Lefêvre. En tion, comme pièce centrale, d'un postulatum un vertu de l'adage Is fecit cui prodest, Lesevre sera accusé d'avoir assassiné Mme Brissot pour Le soir de la fête de Draveil, Mme Brissot vient faire une petite promenade de santé dans

la rue, comme le moineau franc en est le gavro- l Paulus. Julot a constaté de loin que l'assassin

était coiffé d'un chapeau Morès gris et vêtu d'un cache-poussière brun. C'est justement le costume que le maréchal des logis Lefèvre portait ce jour-là. Pour pêcher à la ligne, ce semble, il avait passé le cache-poussière sur sa tunique et remplacé son képi par le chapeau Morès. Le testament ouvert, sur le vu du legs fait à Lefèvre, le juge d'instruction, qui a recueilli la déposition de Julot, arrête Lefèvre. De Castel, dont l'existence désordonnée et besogneuse doit être connue, il ne s'inquiète pas. Cela est un peu difficile à admettre. Ce qui dû frémir. Mais il n'y a là qu'un truc à perfecl'est encore plus, c'est la singulière et fatale te- litionner.

de notre gendarmerie. Puis, Lefèvre est un colosse et Castel un gringalet. Voilà le gros postulatum que je signalais tout à l'heure, le câble qui sert à nouer l'action. Il faut bien l'admettre, parce que, sans lui, comme disait Sarcey, il n'y aurait pas de pièce. Et, par lui, à l'enfant perdu, au faux testament et à l'assassinat de la vieille dame riche, éléments mélodramatiques au suprême degré, vient se joindre le criminel innocent.

l'abbé Gérard, le propre curé de Draveil, qui a quitté la cuirasse — il était à Reichshoffen, bien entendu — pour la soutane. protester avec une indignation inutile contre || comédien est de sembler croire, dur comme l'arrestation de Lefèvre. Mais sa charité, con- fer, à tout ce qu'il débite. duite par la Providence, va lui fournir les moyens de démasquer le crime et de sauver que lui, Constant, pressé par la misère, a engagé au Mont-de-Piété depuis longtemps, mais dont il a renouvelé chaque année la reconnais- main ourdit toute la trame. Cet acteur, en grand sance, au prix de sacrifices singulièrement méritoires. Cette reconnaîssance est aux mains de Physionomie toute personnelle et fort originale Mme Robiquet.

dans l'emploi le plus conventionnel qu'il y ait.

L'abbé Gérard va la chercher à Paris. En son ab-

Mme Robiquet le danger dont ils sont menaces en la personne de Julot — car, si Julot est reconnu pour le fils de Mme Brissot, Castel n'hérite plus, - vienhent chercher l'enfant au presbytère, à la tombée de la nuit, sous prétexte de sionomie martiale au maréchal des logis Lele conduire au père Constant, qui couche dans levre. M. Léon Pollet, un débutant, est un une masure, près du chemin de fer. Castel mène acteur adroit et naturel, mais dont la physiono-Julot au bord de la voie et il doit le précipiter mie franche s'accommodera mieux de rôles sur les rails au moment où passera le train du moins sombres que celui du traitre Castel. M. Sud-Express. Mais l'abbé Gérard surgit de l'ombre. Il ren- mie et d'émotion dans le père Constant. trait de Pans, porteur du bijou révélateur, et. | Mme Robiquet, l'usurière,—une usurière pra- | Berr, par exemple. Quant aux femmes, elles na trouvent plus Julot au presbytère, il s'était dique et rouve, mais traiche et gelente. — c'est sont simplement, divines. On dittouiours la

mis à sa recherche. Il saute à la gorge de Castel. Les deux hommes roulent sur la voie, dans une lutte désespérée, au moment précis où le train arrive. Le curé a bon bras et bon cœur. Il se dégage de l'étreinte de Castel, qui est mis en bouillie par le train. Cette lutte et cet écrasement sont le clou de la pièce. Ils auraient pu être mis en scène ayec

nue adoptée par Lefèvre un jour de fête dans sa [6. J'ai à peine besoin d'ajouter qu'au dernier tarésidence, lorsqu'il est forcément de service. De le Julot est reconnu pour le fils de Mme Cela ne cadre guère avec les habitudes correctes Brissot, que Constant reconnaît Durand et Mme Robiquet pour ceux qui lui ont fait ouvrir le coffre-fort du notaire, que Lefèvre est reconnu innocent et que sa fille, — dont Julot, de moineau franc devenu capitaliste, fera la dot réglemen-

plus de précision. Le soir de la première, le

train s'est arrêté juste au moment où il devait

rouler le plus vite. Le public a ri, et il aurait

taire, — épousera son lieutenant. Cette pièce nourrie est présentée par la troupe desl'Ambigu avec sa conviction et son ensemble habituels. Cette conviction pourtant a subi un petit accroc. A un moment de l'action, un des personnages l'explique aux autres, qui Mais Lefèvre a un ami, son ancien capitaine, ne comprennent pas du premier coup: « C'est pourtant bien simple! » dit-il. L'observation fait un contraste si frappant avec le touffu de l'histoire que les acteurs n'ont pu s'empêcher de L'héroique et bon curé n'a pu d'abord que frire. Il faut éviter cela. Le premier devoir du

Le rôle de Julot, gai et sentimental, est tenu par Mlle Georgette Loyer. Toute gentille et maigrichonne, elle a l'aspect du personnage, mais Il a recueilli d'abord Julot, puis le père Con-lavec plus de sentiment que de gaieté, et l'inverse stant. De celui-ci, il apprend que le secret de la vaudrait mieux. Puis, la voix est un peu faible; naissance de Julot est contenu dans un bijou le moineau franc pépie de façon plus aigue que M. Castillan fait le traître Durand, dont la

progrès à chacune de ses créations, offre une

sence, Castel et Durand, qui ont appris par marquable talent de composition. Léon Noël est robuste et cordial à souhait, plein de droiture militaire et d'onction chrétienne, dans le bon curé qui fut capitaine de grosse cavalerie. M. J. Renot donne une phy-Liézer est parfait de misère résignée, de bonho-

Mme Robiquet, l'usurière,— une usurière pra-

plexe, avec la rondeur et le tour de main de la commerçante parisienne. MM. Charlier, Hémery, Vallot, Duvivier, André Hall, Mmes Andrée Méry, de Braine, Berland, Delorme, Prady tiennent les autres rôles de facon très satisfaisante.

M. Raoul Paumier, l'ingénieux acteur-directeur, a mis la main sur une fort jolie revuette, Il s'agit de s'entendre, de MM. Dominique Bonnaud et Numa Bles. Après l'avoir offerte au public familial de ses matinées, qui l'avait accueillie avec son habituelle exubérance d'enthousiasme, il l'a transportée aux five o'clock de la Bodinière, dont les habitués mondains, les mardistes des théâtres à côté, lui ont fait un accueil

Un mari et sa femme, acteurs de salons, ont

L'idée mère en est piquante.

une pique de cabotinage et viennent consulter le même avocat, pour divorcer. Or, l'avocat est aussi passionné de théâtre que ses deux clients: il fait jouer des revues sous un pseudonyme. Entre ces trois personnages, la conversation ne peut manquer de dévier du Palais vers Cabotinville. Consultants et consulté se mettent à parler et chanter le livret que l'avocat-revuiste vient de terminer. Comme leurs rôles sont bons et finissent sur un duo. d'amour, le mari et la femme continuent la pièce et s'en vont réconciliés. Selon la poétique du genre, nous voyons défiler, parodiés sur des morceaux ou des airs connus, les faits saillants de l'année: réceptions académiques de MM. Henri Lavedan et Paul Deschanel, l'omnibus des théâtres, les représentations ibséniennes de l'Œuvre, le Métropolitain et l l'éventrement de Paris, les chansonniers de qui discute la question de près et par des rai-Montmartre et le président de la République, la Haute Cour, la fin du monde, le vingtième siècle, l'école du journalisme. Ici, c'est le signataire de ces lignes qui a l'honneur sarcéien, l'honneur hérité de son maître, d'être mis en

scène. Cette scène se passe au Collège de France, au cours de critique dramatique. C'est une paredie juste et fine de notre rhétorique professionnelle. Le professeur commence de la manière suivante:

» Je vais traiter aujourd'hui devant vous des différentes sortes d'éloges que le critique dramatique doit décerner aux artistes selon la scène sur laquelle ils se produisent. h Il y a, pour ce faire, des qualificatifs consacrés par l'usage: un sociétaire de la Comédie-Française est toujours éminent... l'éminent M.

Berr, par exemple. Quant aux femmes, elles

« Mesdames, messieurs,

Mme Renot. Elle a bien composé ce rôle com- l divine Mlle Bartet. Exquis, exquises suffisent pour les pensionnaires. » Si nous passons à l'Odéon — paulo minora canamus — nous y qualifierons les interprètes de consciencieux, de braves, d'intelli-

gents... Ca suffit! ca suffit!! » Sur les autres scones, Mme Sarah Bernhardt, pour qui le vocabulaire admiratif est épuisé, s'appellera familièrement Sarah, sans plus! — Coquelin aussi, comme Napoléon!! — M. Guitry sera l'élégant M. Guitry; Mme Réjane sera nerveuse à souhait; M. Galipaux étourdissant; M. Noblet d'un parisianisme achevé, etc. » Voilà qui est bien compris, n'est-ce pas? Vous, monsieur, et vous, madame, vous allez maintenant m'improviser un compte rendu. secundum artem.

» Voici le thème : Une matinée de charité au théâtre des Fantaisies-Parisiennes. » Allez-y!»

Et ils y vont d'amusante manière. Tous les « numéros » sont traités ainsi, d'une main alerte et, surtout, scénique. C'est une heure fort agréable à passer. II n'y a que trois personnages : le mari, M. Mayol, la femme, Mile Dickson, l'avocat, M. Paumier. Ils enlèvent gaiement dialogue, tirades et couplets, M. Mayol avec une jolie voix de tenorino, Mlle Dickson avec un soprano gentillet, M. Paumier avec cet organe rond et sonore qui triomphe de tout, même de « l'inclémence de la saison pluvieuse», comme dit Mas-

Au sujet de l'augmentation projetée du prix des places et de ses rapports avec le droit des pauvres, M. Rochard, directeur du Châtelet, me fait l'honneur de m'écrire une longue lettre, sons tout au moins spécieuses. Je l'aurais insérée et commentée des aujour-

d'hui, si l'actualité m'en avait laissé la place. Je souhaite d'avoir plus de champ lundi prochain. En tout cas, M. Rochard peut être certain que sa lettre sera mise sous les yeux de mes lecteurs, in extenso, si je le puis, ou dans sa partie essentielle, si je dois me borner. La question reste ouverte au moins jusqu'au 15 mars, date que les directeurs se sont fixés, comme il résulte d'une note par eux rendue publique et où se trahit quelque embarras. Ils ont senti, en effet, que le public voulait être ménage. Par le nombre et le ton des lettres que celui-ci-m'adresse, car lui-aussi écrit, je vois qu'il est ému.

bientôt.

Donc, à huitaine, j'espère, et en tout cas à

GUSTAVE LARROUMET.